

# *J'aime le souvenir de ces époques nues*

*Dont Phoebus se plaisait à dorer les statues.*

*Alors l'homme et la femme en leur agilité*

*Jouissaient sans mensonge et sans anxiété,*

*Et, le ciel amoureux leur caressant l'échine,*

*Exerçaient la santé de leur noble machine.*

*Cybèle alors, fertile en produits généreux,*

*Ne trouvait point ses fils un poids trop onéreux,*

*Mais, louve au coeur gonflé de tendresses communes,*

*Abreuvait l'univers à ses tétines brunes.*

*L'homme, élégant, robuste et fort, avait le droit*

*D'être fier des beautés qui le nommaient leur roi ;*

*Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,*

*Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures !*

*Le Poète aujourd'hui, quand il veut concevoir*

*Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir*

*La nudité de l'homme et celle de la femme,*

*Sent un froid ténébreux envelopper son âme*

*Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.*

*Ô monstruosité pleurant leur vêtement !*

*Ô ridicules troncs ! torses dignes des masques !*

*Ô pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques,*

*Que le dieu de l'Utile, implacable et serein,*

*Enfants, emmaillota dans ses langes d'airain !*

*Et vous, femmes, hélas ! pâles comme des cierges,*

*Que ronge et que nourrit la débauche, et vous, vierges,*

*Du vice maternel traînant l'hérédité*

*Et toutes les hideurs de la fécondité !*

*Nous avons, il est vrai, nations corrompues,*

*Aux peuples anciens des beautés inconnues :*

*Des visages rongés par les chancres du cœur,*

*Et comme qui dirait des beautés de langueur ;*

*Mais ces inventions de nos muses tardives*

*N'empêcheront jamais les races maldives*

*De rendre à la jeunesse un hommage profonde,*

*- A la sainte jeunesse, à l'air simple, au doux front,*

*A l'oeil limpide et clair ainsi qu'une eau courante,*

*Et qui va répandant sur tout, insouciante*

*Comme l'azur du ciel, les oiseaux et les fleurs,*

*Ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs !*

*Charles Baudelaire (1821-1867)*

